Les bienfaits du sommeil, ou Les quatre rêves accomplis : poème en quatre chants / Imbert ; orné de gravures par Moreau [...]


BnF Gallica

IMBERT

LES

BIENFAITS

DU SOMMEIL

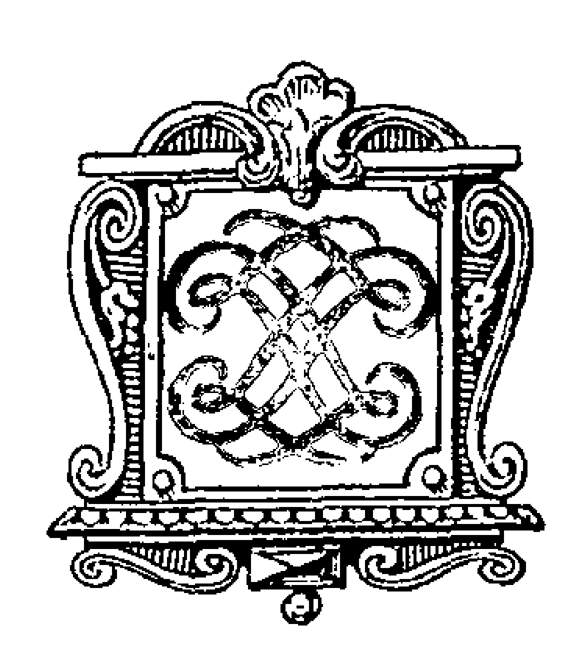
OU

LES QUATRE RÊVES

ACCOMPLIS

POÈME EN QUATRE CHANTS

Orné de gravures par Moreau le Jeune



PARIS

J. LEMONNYER, LIBRAIRE

Quai des Grands-Augustins

1883

— Barthélemy Imbert, né

à Nîmes, 1747 + 1790. — (43)
(Gard).

— 1776 —

P. Horpuc

50

51482

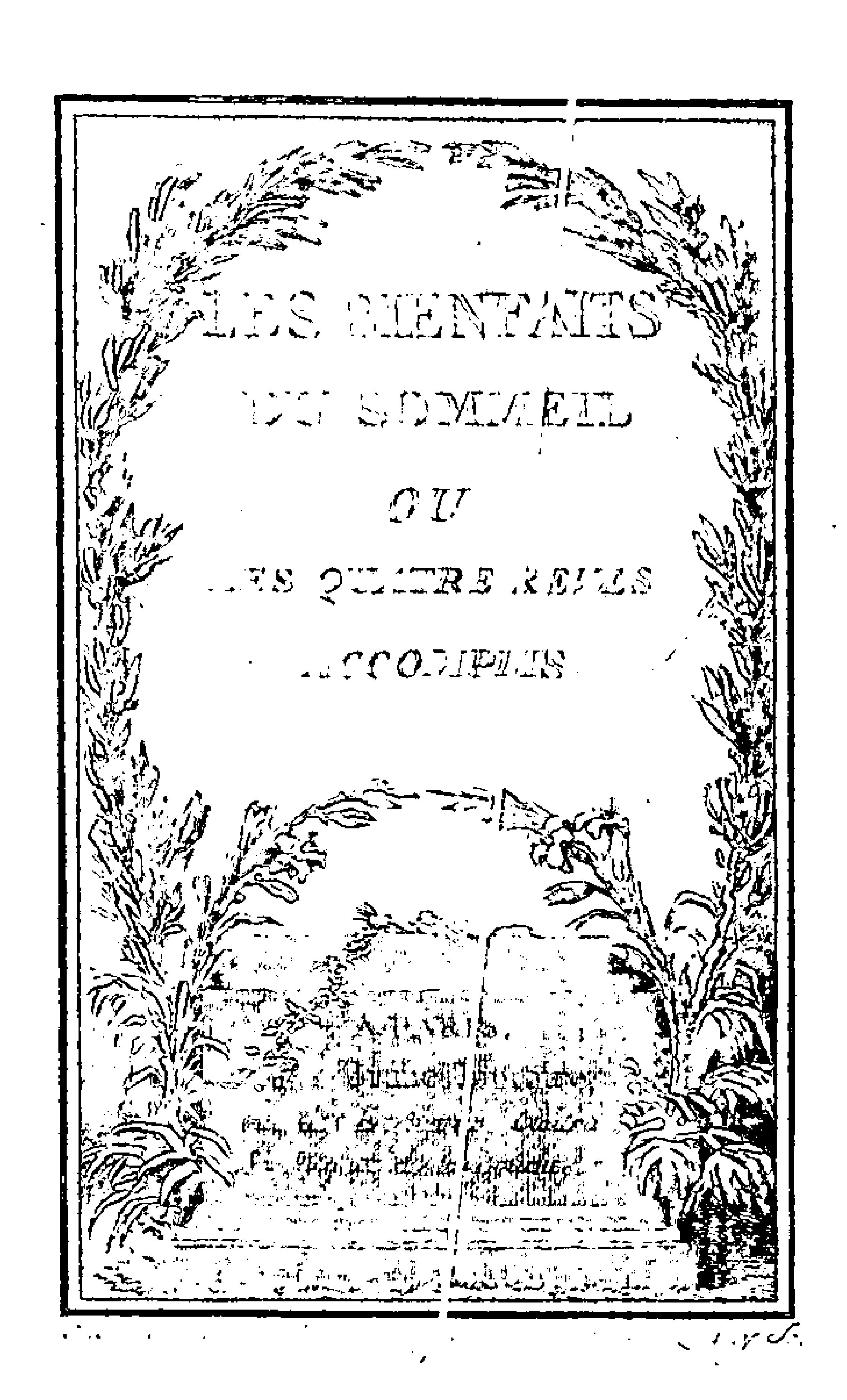
LES BIENFAITS

DU SOMMEIL

Evreux, imprimerie de Charles Hérissey.

N° 96


LES BIENFAITS
DU SOMMEIL
OU
LES QUATRE REVES
ACCOMPLIS.
A PARIS
1776
N. De Launay Sc.


LES BIENFAITS
DU SOMMEIL
OU
LES QUATRE REVES
ACCOMPLIS
A PARIS

IMBERT

LES

BIENFAITS

DU SOMMEIL

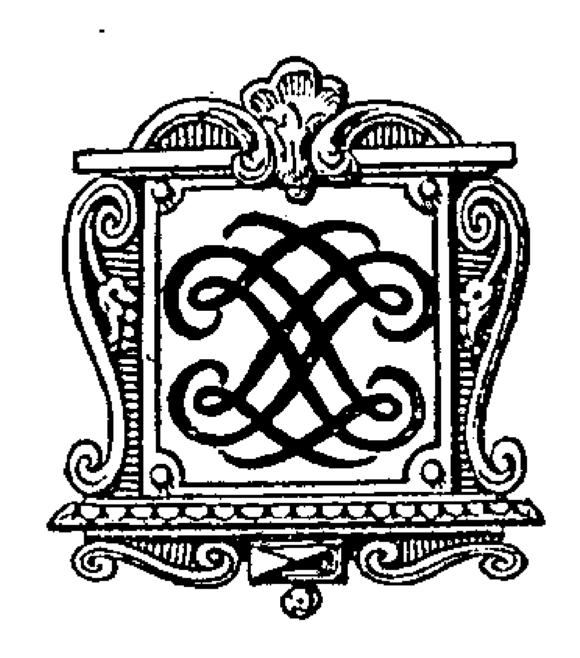
OU

LES QUATRE RÊVES

ACCOMPLIS

POÈME EN QUATRE CHANTS

Orné de gravures par Moreau le Jeune

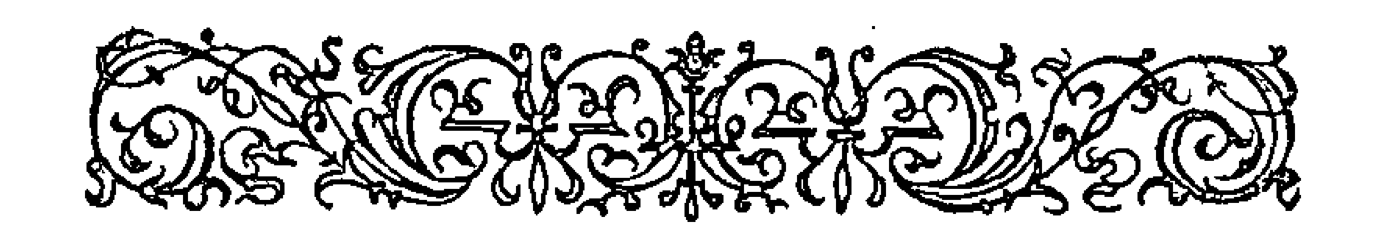


PARIS

J. LEMONNYER, LIBRAIRE

Quai des Grands-Augustins

1883



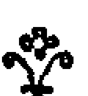
LES BIENFAITS
DU SOMMEIL
OU
LES QUATRE RÊVES
ACCOMPLIS



TANT *que l'homme jouit des faveurs du Destin,*
La moitié de sa vie est en proie aux mensonges.
Moi, j'en perds les trois quarts; et du soir au matin
Je ne fais qu'un voyage au Royaume des Songes.
Sans sortir de mon lit, et reposant en paix,
De combien d'Océans j'ai traversé les ondes!
J'ai vu, les yeux fermés, bien plus de nouveaux mondes,
Que n'en a vu Colomb, qu'on n'en verra jamais.
Oh! que d'évènements inconnus désormais
Ont signalé mes courses vagabondes!

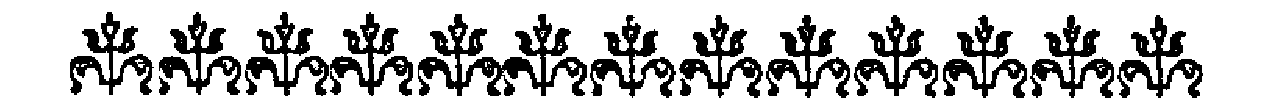
Si j'en avais écrit l'histoire à mon réveil,
Bien plus volumineux serait, je le parie,
Le Roman de mon sommeil
Que le Roman de ma vie.
Et quand des feux du jour le Ciel est émaillé,
(Car toujours notre cœur revient à ce qu'il aime),
Plus d'une fois, malgré moi-même,
Je rêve encor tout éveillé.

Toujours même succès n'a pas suivi mes Songes;
Mais j'y goûte souvent d'aimables voluptés.
Parfois, ô Courtisans, amants des dignités,
Je ne donnerais pas un seul de mes mensonges
Pour vos plus douces vérités.
Or, je veux vous narrer, tandis qu'à pleins voiles
Vos nefs vont parcourir l'Océan de la Cour,
Quatre Songes que, tour à tour,
M'a portés dans ses sombres voiles
La Déesse au teint noir, si propice à l'Amour,
Et qui, dans son Palais, inaccessible au jour,
N'use pour s'éclairer que du feu des étoiles :
Songes divers : mais qui m'ont étonné
Par un air de famille où l'on peut se méprendre.
En vous les racontant, puissé-je ici vous rendre
Tout le plaisir qu'ils m'ont donné!









SONGE PREMIER

Je reposais, de pavots enivré.
De l'Aube à mes yeux renaissante,
La clarté vive et jaillissante
Resplendissait sous un Ciel azuré;
Quand sur un trône d'or soudain je vis paraître
Un Roi chéri du Peuple, et craint des Courtisans,
Et qui semblait cacher, en Roi digne de l'être,
La raison d'un vieillard, sous un front de vingt ans,
Et le cœur d'un ami, sous l'appareil d'un maître.
La Vertu, la Prudence, idoles de son cœur,
Lui présentaient un Sage, appui de sa Couronne,
Qui semblait approcher du Trône,
Sans désirer ni craindre la faveur.
Je reconnus alors ce Héros tutélaire
Qui, las des dignités, dédaignant la grandeur,
N'a, pour tant de bienfaits, brigué d'autre salaire,
Que le titre de Bienfaiteur.

Tandis que j'observais les traits de son visage,
Un autre objet, du Prince attira l'œil surpris :
Du sein d'une auréole, à travers un nuage,
Brillait le plus grand des Henris.
Ces deux Rois, au moment où je les vis paraître,
Ne s'étaient jamais vus, et semblaient se connaître.
Henri montrait au Prince enorgueilli,
D'une main, ce Nestor, près du Trône accueilli;
De l'autre, l'immortel Sully,
Sur une tombe assis près de son maître.

Mais tout à coup, par mille échos divers,
De cris de joie ont retenti les airs;
Et j'ai vu, sur les pas d'un bœuf lent et docile,
S'arrêter à l'envi de sages Laboureurs;
Dans les sillons, trempés de leurs sueurs,
J'ai vu le soc retomber immobile :
Et des cris répétés par l'écho de la Ville,
Ont salué les deux Rois protecteurs.

Alors le plus jeune Monarque
Qui, d'une main, tenait ce sceptre redouté
Que n'atteindra jamais le ciseau de la Parque,
Saisit, de l'autre, un soc qu'il montre avec fierté.
Sans doute il sait que, du Dieu de la guerre,
En retardant l'homicide réveil,
Les regards d'un bon Roi fertilisent la terre,
Comme les regards du Soleil.

En parcourant de si douces chimères
J'étais surpris et charmé tour à tour;
Et déjà pour me fuir, dès l'approche du jour,
Le Sommeil agitait ses ailes somnifères.
Il me laisse enivré d'objets si gracieux :
L'image de mon Songe envolé vers les Cieux,
Chère à mon cœur, me fut longtemps nouvelle;
Le jour entier s'embellit à mes yeux
Du souvenir d'une nuit aussi belle.









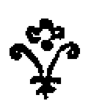
SONGE SECOND

Souvent dès le matin ma mémoire infidèle,
Des erreurs de la nuit ne peut m'entretenir;
De mes Songes menteurs le Sommeil sur son aile
Emporte jusqu'au souvenir.
De ce dernier pourtant j'ai retenu l'histoire,
Et je défierais bien les Songes à venir
De l'effacer de ma mémoire.
J'y revenais sans cesse; et tel qu'un tendre Amant,
Privé de l'objet qu'il adore,
J'aurais voulu pouvoir à tout moment
L'oublier ou le voir encore.
Qu'un Songe, me disais-je, est prompt à s'envoler!
Mais bientôt la Nuit que j'implore,
Par de nouveaux bienfaits revient me consoler.
Déjà ma paupière baissée,
Nageait, humide et d'ombres oppressée:
Tous mes sens n'étaient plus. Tout à coup à mes yeux

Un Songe vient offrir encore
Un Ciel pur et tout radieux
Des rayons d'une belle Aurore.
C'était encor le même éclat,
Même Trône, où siégeait le même Potentat.
Mais, vis-à-vis, un Temple magnifique
Etalait à mes yeux des prodiges nouveaux :
De la voûte pendait un voile symbolique,
Que le Temps entr'ouvrait du tranchant de sa faulx.
Du milieu de ce voile, une Beauté sévère
Déployait de son front la modeste fierté,
Déesse incorruptible, à la Cour Étrangère :
C'était l'auguste Vérité.
Alors, intrépide comme elle,
Le Sage, admis la veille au timon de l'Etat,
Ose dévoiler l'Immortelle
Aux yeux du jeune Potentat.
Loin de redouter sa présence,
Le Prince la reçut d'un visage affermi ;
Que dis-je, il la revit d'un œil de complaisance,
Comme après une longue absence
Un ami tendre accueille son ami.
On eût dit, en voyant cet accord sympathique,
Qu'en faveur de l'humanité,
Le Ciel avait rompu le divorce authentique
Des Rois et de la Vérité.
Et la Déesse, orgueilleuse peut-être
De cet accueil affectueux,

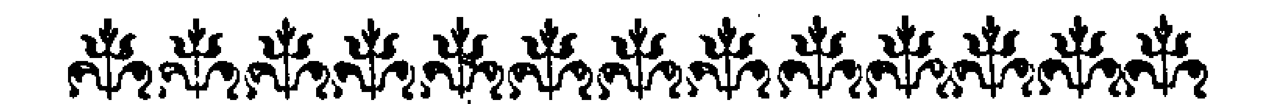
Présentait au Monarque un Mortel vertueux,
Que mon œil reconnut, et qu'on va reconnaître :
Qui, malheureux par choix, toujours sans repentir,
Autrefois de Thémis l'Apôtre et le Martyr;
Qui, vainement par la richesse
Et par les honneurs combattu,
A mieux aimé déchoir par la vertu,
Que de monter par la bassesse.
Un Sceau royal soudain lui fut remis;
Et je le vis, défenseur héroïque,
Soutenir de son bras une colonne antique,
Où venaient s'enlacer des lys :
Tandis qu'armé d'un glaive, un Ange tutélaire
Vint de monstres aériens
Chasser une troupe éphémère,
Peuple vautour des Citoyens,
Qui fuyait, en hurlant de honte et de colère.
Leurs regards, malgré la terreur,
Même en fuyant, se tournaient vers leur proie
Mais tout un Peuple, à leurs cris de fureur
Répondait par des cris de joie.

Quels heureux choix ! criai-je émerveillé;
Ah ! puisse un Roi si sage échapper à la Parque !
A ces mots, je m'élance aux genoux du Monarque,
Et sur mon lit je retombe éveillé.









SONGE TROISIÈME

Un peu fâché de mon réveil,
Mais, tout fier de mon songe, en ouvrant la paupière,
Mon premier soin, ma démarche première
Fut de chanter un bel hymne au Sommeil.
Oh ! comme mon âme ravie
Bénit ses tranquilles bienfaits !
Que je plaignais la triste vie
Des malheureux qui ne dorment jamais !
Pour moi, cette nouvelle Aurore
Ne fut point heureuse à demi ;
Et mon bonheur, que la Nuit fit éclore,
Fut par deux sentiments, tout le jour, affermi :
Le souvenir d'avoir dormi,
Et l'*espoir de dormir encore.*

Non jamais, quand, la nuit, un enfant curieux
Voit un verre magique en miracles fertile,
Faire mouvoir, agir et parler à ses yeux
D'Acteurs inanimés, la figure mobile,
Son transport n'égala l'ivresse de mes sens,
Quand je revis, le soir, la couche pacifique
Où le Sommeil, des Songes bienfaisants
M'avait ouvert le théâtre magique.
Honteux d'avoir veillé, je prévins les instants
Où la voix de Morphée au repos nous invite;
Mais l'extrême désir de m'endormir bien vite
Me tint, malgré moi-même, éveillé plus longtemps.
Mon œil enfin se ferme. A ma timide vue
Le même Potentat revient s'offrir soudain;
Son front étincelait, marqué d'un sceau Divin :
Il était plus superbe; et pour sceptre, sa main
D'Hercule portait la massue.
Son jeune bras sans doute eût fléchi sous le poids ;
Mais la Sagesse accourant à la voix
De ce Titus Français, de ce nouvel Auguste,
En soutenant son bras, le rendit plus robuste :
Car la Sagesse est la force des Rois.

J'aperçus d'un côté, sous un front peu sévère,
Cet intrépide Sénateur,
Du Sceau royal sacré Dépositaire;
De l'autre, j'aperçus ce Nestor qui naguère
N'avait sollicité, modeste Bienfaiteur,

Pour prix du bien qu'il fait, que le droit de le faire.
Je les ai vus, armés par le courroux des Dieux,
Du Vice triomphant arrêter les conquêtes;
J'ai vu leurs pieds victorieux
D'une hydre rugissante écraser les cent têtes :
Tandis que, prosternée aux marches d'un Autel,
D'où l'encens s'exhalait en colonne ondoyante,
On voyait, l'œil humide et tourné vers le Ciel,
Une Belle convalescente :
C'était la France ; elle invoquait les Cieux
Pour son salut et pour sa gloire ;
Sur l'hydre elle appelait la colère des Dieux,
Et sur ses vengeurs, la Victoire.
La Victoire entendit sa voix ;
Tout à coup, agitant ses ailes étendues,
Elle descendit, et deux fois
VICTOIRE! tout à coup retentit dans les nues.

De ma bouche à mon tour même cri s'élança ;
Mais au bruit de ma voix s'entr'ouvrit ma paupière.
Et du mot, que ma bouche en dormant commença,
J'achève, en m'éveillant, la syllabe dernière.






J.M. Moreau le J.ne d. 1776
N. De Launay sc.

SONGE QUATRIÈME

Je vais conter ce Songe avec moins de plaisir ;
Il est moins cher à ma mémoire :
C'est par lui que j'ai vu finir
De ces faits enchanteurs l'allégorique histoire ;
Et depuis (l'aurais-je dû croire?)
Nul Songe, hélas ! ne vient m'entretenir.
Dans mon néant, Sommeil, tu me replonges
Ce dernier Songe assurément,
Je le confesse, est un Songe charmant ;
Mais c'est le dernier de mes Songes.

A mes regards, simple et majestueux,
Un Temple prolongeait son dôme fastueux.
A la porte, le Temps, vieillard qui, sur son aile,
Emporte et nos biens et nos maux,
Incorruptible sentinelle,
Agitait dans les airs sa flamboyante faulx.

A la clarté des feux dont ce glaive étincelle,
Au fond du Temple apparaît à mes yeux
Clothon, cette aveugle Immortelle
Qui, dans ses doigts capricieux,
Tient les jours des humains, soumis à sa tutelle.
Sur la quenouille, qu'à son gré
Arrangeait la main de la Parque,
Etait écrit le nom du Sage révéré,
Que j'avais vu trois fois assis près du Monarque,
Las du rang dont jadis on l'a vu décoré.
A côté de sa sœur cruelle
A qui le Roi des Dieux ferait en vain des lois,
La fière Lachésis, sourde, aveugle comme elle,
Fait bruire le fuseau qui tourne sous ses doigts.
Mais j'aperçus qu'alors le fil terne et fragile,
Qui jadis, en quittant la quenouille immobile,
Habilla sous ses doigts le tournoyant fuseau,
Se recouvrait d'un fil et plus pur et plus beau,
Semblable à ceux qu'un insecte nous file
Prêt à s'environner de son riche tombeau.

Tout à coup le jeune Monarque,
Prenant une quenouille en main,
Quenouille bien enflée, et de l'or le plus fin,
La dépose aux mains de la Parque.
Que Lachésis, dit-il, recommence à filer
Pour ce Sage autrefois en butte à ses caprices
Qu'aux nouveaux jours qu'il va couler

Il trouve autant de gloire, avec plus de délices.
Il dit : Et cet ordre soudain
Est confirmé par la voix du tonnerre :
Et pour lui notre Sage eut la voix du Destin,
Le suffrage des Cieux, et les vœux de la Terre.

Tandis que par les yeux mon cœur est enivré,
Je me sens assaillir d'un trouble involontaire :
Je vois la Parque sanguinaire,
A qui le pouvoir fut remis
De couper de nos jours la trame passagère ;
Mais je la vois, assise et solitaire,
Qui tient à ses côtés ses ciseaux endormis.
Dure, dure à jamais *la paix qu'elle nous donne!*
O Parque, si du Sort tu dois suivre les lois,
Va couper jusques sur le Trône
La trame des Tyrans ; mais respecte les Rois.
Je disais. A ma vue errante,
S'offre la Vérité d'un air *mystérieux* :
Elle semblait tracer d'une main complaisante
Des mots qui, vus de loin, échappaient à mes yeux.
Je m'éveille, et je vois, plein de ces doux mensonges,
Sur mon pupitre, écrits ces mots consolateurs :
TEL QUI, BIEN ÉVEILLÉ, NE VOIT QUE DES ERREURS,
VOIT LA VÉRITÉ DANS SES SONGES.

FIN.